

DE LA NATURE À L'ENVIRONNEMENT EN SOCIOLOGIE

Florence Rudolf
Strasbourg, France

Pas plus qu'un autre thème des échanges humains, la question de la nature n'échappe, dans les formes qu'elle prend, à un travail d'élaboration ou de construction qu'on peut qualifier de social¹. Cette hypothèse doit être brièvement rattachée aux réflexions sur la connaissance et l'intelligibilité du monde, à savoir qu'aucun phénomène n'est accessible immédiatement, c'est-à-dire sans médiation, de sorte que la connaissance que nous en avons passe aussi par une réflexion sur le travail d'élaboration qui intervient dans la perception que nous nous en faisons. Nous nous proposons d'illustrer certains aspects de ce processus à partir de quelques théories sociologiques qui se sont intéressées à la nature depuis que cette dernière est devenue un thème récurrent des communications sociales. Nous nous référons à Klaus Eder, Serge Moscovici, Edgar Morin et Niklas Luhmann pour observer de quel «traitement» la nature – de plus en plus souvent appréhendée comme environnement – fait l'objet dans les sphères savantes; puis à Peter Berger et Thomas Luckmann, Ulrich Beck et Alain Touraine, pour montrer comment la substitution du concept d'environnement à celui de nature coïncide avec certaines transformations que connaît la société actuelle.

L'opposition nature-culture donne lieu, dans le champ des sciences humaines, à une réflexion sur la rupture ou la discontinuité entre deux ordres de réalité avant d'interroger le concept de réalité proprement dit. Même lorsque les sciences humaines se positionnent d'un côté de cette frontière conceptuelle et disciplinaire pour revendiquer l'existence de la culture comme arrachement à la nature et affirmer son irréductibilité à la nature, elles finissent toujours par accorder une prépondérance à la nature par rapport à la culture, notamment dans le devenir du monde. On peut dire, par conséquent, reprenant en cela l'analyse de Klaus Eder², que tout en étant issues de la critique du matérialisme, les sciences humaines ne parviennent jamais à s'en détacher vraiment. La reconnaissance de la supériorité de la dimension physique sur toutes les autres dans la constitution de la réalité figure parmi les présupposés centraux de notre culture et subsiste en dépit de la critique et du développement des sciences humaines. La contribution principale de cet auteur consiste à rétablir une prépondérance des images du monde, voire du mythe des origines sur la nature elle-même. Le rapport à la réalité qu'il cherche à déconstruire et à entamer, est constitutif de notre état

¹ Florence Rudolf, *L'environnement, une construction sociale*, thèse de doctorat de sociologie de l'Université de Strasbourg, 1993.

² Klaus Eder, *Die Vergesellschaftung der Natur*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1988.

culturel de nature. Il en dit long sur notre construction sociale ou culturelle de la nature, de l'homme, de la société, du monde, et par conséquent de notre réalité tout entière. Cette remise en question est révélatrice d'une gradation par rapport à la rupture ou au processus de réflexivité qui accompagne la naissance des sciences humaines.

Serge Moscovici, dont Klaus Eder s'est largement inspiré, tente moins de tirer le concept de nature du côté de la culture, en ce qu'il ne cherche pas à inverser les priorités entre substance et sens en faveur du dernier³. Il semble vouloir sortir du dilemme de la prépondérance des principes à l'œuvre dans l'histoire pour s'intéresser à la dynamique qui résulte de la rencontre entre la matière et l'humanité, suggérant, par là même, que la réalisation du monde est dans ce travail. La nature, puisque c'est d'elle qu'il s'agit avant tout dans son *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, apparaît comme la résultante incertaine d'une rencontre créatrice entre la matière et l'humanité. Cette proposition a le mérite d'ouvrir tous les termes en présence, de les historiciser, mais aussi de les objectiver. Le regard qu'il porte sur la nature et la société perpétue néanmoins l'opposition entre le monde physique ou matériel et l'univers sémantique ou sémiologique, mais sans qu'un des deux ne s'impose à l'autre, sans qu'il soit dans l'ordre des choses et du monde qu'un de ces termes informe davantage l'autre, l'emporte sur l'autre. Dans cette perspective, il n'y a pas *d'a priori* historique: l'histoire n'est pas celle de la matière qui en se révolutionnant, entraîne les institutions humaines, pas plus qu'elle ne suit le cours de l'esprit qui s'affirme. Les images du monde sont tout autant créditées d'une capacité de transformation du monde que les puissances matérielles. Les principes en présence, qui sont toujours la matière et l'humanité, apprennent réciproquement l'un de l'autre. C'est l'image de la malléabilité ou de la potentialité de chacun de ces termes qui prédomine sur celle de leur substantialité. S'il semble vain, dans cette conception, de défendre un état du monde plutôt qu'un autre au nom d'une conformité supposée avec la nature, cette vision n'est pas exempte de valeurs au sens où elle coïncide avec l'image d'un monde ouvert et malléable. S'il semble donc vain de chercher un état conforme du monde, le principe d'une quête, en revanche, n'est pas exclu, loin de là. Les états de nature, de société ou même d'humanité se négocient constamment. Mais cette recherche s'effectue dans l'incertitude et le risque. Aussi ne nous dispense-t-elle pas de faire appel à notre intelligence, à notre imagination ou à notre sens des responsabilités, par exemple.

Avec Edgar Morin⁴ et Niklas Luhmann⁵ et de manière plus générale avec le développement de la cybernétique, l'idée de nature est abandonnée au

³ Serge Moscovici, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion, 1977.

⁴ Edgar Morin, *La méthode*, Paris, Seuil, 1977.

⁵ Niklas Luhmann, *Soziale Systeme. Grundriß einer allgemeinen Theorie*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1984, 3^e éd., 1988. *Ökologische Kommunikation. Kann die moderne Gesellschaft sich auf ökologische Gefährdungen einstellen?*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1990. *Beobachtungen der Moderne*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1992.

profit de l'énonciation d'un cadre qui permet de penser la diversité et l'autonomie des formes vivantes⁶. Plutôt que de se représenter le monde comme un paysage, la cybernétique, et les courants de pensée qui s'en inspirent, proposent une approche désincarnée du monde. Du monde comme totalité, au monde comme lieu ou milieu, nous sommes passés avec ces auteurs au monde comme principe à partir duquel on peut penser l'autonomisation des formes de vie. Le concept d'auto-organisation et le formalisme du système et de son environnement rendent compte de cette mutation du regard. Dans ce cadre d'analyse aucune forme de vie n'est impossible en soi pourvu qu'elle parvienne à s'affirmer et à subsister. Chaque «individu», qu'on l'appelle système ou non, est confronté à un défi permanent, celui de se maintenir. L'entreprise est d'autant plus périlleuse qu'il n'y a pas de réponse en dehors de lui à cette question. La connaissance du contexte dans lequel il se déploie et celle du monde en général ne lui sont d'aucun secours quant aux états, équilibres ou modes d'organisation qu'il serait préférable d'adopter. Il est à noter que sur ce point les avis divergent. Edgar Morin défend le principe d'une communication entre les êtres, donc d'une information en fonction de laquelle ils peuvent s'orienter et s'adapter éventuellement au milieu dans lequel ils vivent. La connaissance, dans cette perspective, assure une fonction vitale du développement d'un système ou d'un individu, sans que le risque d'erreur ne soit écarté pour autant. Niklas Luhmann, quant à lui, opte pour le scénario où des individus sourds et muets les uns pour les autres doivent malgré tout coexister dans un monde commun. La connaissance que nous avons du monde ou celle qu'un système se fait de son environnement renvoie davantage, par conséquent, à une manière propre de se réaliser dans le monde qu'à la connaissance proprement dite de ce dernier. Le monde comme horizon ou support de la vie reste donc inaccessible aux formes qui l'habitent alors même que leur perpétuation n'est jamais acquise.

En dépit des différences qui caractérisent les analyses précédentes de la question naturelle en sociologie, plusieurs aspects communs méritent d'être soulignés: les thèmes de la rupture et de l'unité du monde en font partie. Dans l'hypothèse qui prédomine d'une synthèse du monde risquée, parce que sans garantie, l'interrogation centrale devient celle des acteurs de cette réalisation, de leur pouvoir et de leurs limites, par exemple. Mais plutôt que d'entrer dans ce débat, c'est le thème de la synthèse qui nous intéresse, dans la mesure où il va nous permettre de rapprocher les conclusions de cette analyse de la question naturelle avec celles auxquelles les diagnostics sur la société actuelle nous conduisent. L'élément nouveau qu'introduisent les interprétations actuelles de la société par rapport à celles qui avaient cours voilà quelques décennies, c'est la reconnaissance selon laquelle les institutions sociales se transforment et se perpétuent à travers des situations multi-

⁶ *L'auto-organisation: de la physique au politique*, Colloque de Cerisy, sous la direction de Paul Dumouchel et Jean-Pierre Dupuy, Paris, Seuil, 1989.

ples et inédites. Avec l'indétermination croissante du monde à laquelle la question de la nature nous invite, coïncide, par conséquent, celle des cadres à travers lesquels la société se renouvelle. C'est ce que nous allons brièvement illustrer à partir de trois analyses de la société contemporaine.

Peter Berger et Thomas Luckmann⁷ décrivent l'institutionnalisation de la société à partir du degré d'implication de la conscience d'un individu dans les formes sociales. L'adhésion individuelle à des versions de la réalité ne rend pas compte à elle seule de la dynamique sociale qu'ils défendent, encore faut-il qu'elle soit commune à d'autres. La construction et la sédimentation d'un monde commun s'effectuent essentiellement à travers des relations de face à face, mais elles ne sont pas strictement dépendantes de telles situations. L'adhésion au monde commun s'opère également à travers la permanence de la vie quotidienne qui proclame la crédibilité du monde que nous instituons. La combinaison de ces deux phénomènes – l'engagement des états de conscience d'un individu dans une construction du monde et le nombre d'individus concernés par cette dernière – contribue à l'émergence d'enclaves de réalité qui entrent dans la structuration de la société. Des univers multiples, plus ou moins massivement partagés, cohabitent entre eux et forment une réalité complexe. Il convient, pour affiner cette description, de noter l'assouplissement des conditions dans lesquelles ces cristallisations s'effectuent et de constater la multiplication des situations à travers lesquelles s'opère l'institutionnalisation de la société. Autant dire que cette évolution de la dynamique sociale ne favorise pas la prospective et rend le contrôle social difficile, voire aléatoire.

Le concept de société du risque chez Ulrich Beck⁸ est une métaphore de ce phénomène. Mais s'il fait les mêmes observations que Peter Berger et Thomas Luckmann à propos de la société actuelle, les arguments auxquels il recourt pour rendre compte de la transformation sociale sont différents. Son hypothèse centrale s'appuie sur la proposition selon laquelle après avoir chamboulé les principaux cadres des sociétés traditionnelles, les institutions modernes s'en prennent à elles-mêmes. C'est au nom de cette réflexivité que les sociétés du risque sont associées à la modernisation réflexive ou du deuxième ordre. Cette transformation se concrétise par une méfiance accrue à l'égard des contraintes dites objectives, sociales ou naturelles, de sorte qu'il devient plus difficile, dans ces sociétés, d'imposer une décision au nom d'un impératif quelconque.

Alain Touraine⁹ voit également la question de notre temps dans la critique des absolus, tout en attirant l'attention sur le danger, voire la perversité, d'une telle conscience qui profite à un développement technocratique de la société si elle ne se double pas d'une critique. L'absence d'absolu ou plus

⁷ Peter Berger, Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.

⁸ Ulrich Beck, *Risikogesellschaft*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1986.

⁹ Alain Touraine, *La critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1991.

précisément la négation de l'absolu comme seul absolu contribue à un dés-engagement du sujet qui sert le développement des logiques systémiques, quitte à se retourner finalement contre le potentiel critique qui était à l'initiative de ce mouvement. La subjectivation, chez cet auteur, est un appel à la déstabilisation perpétuelle, à l'affirmation de l'arbitraire comme seule valeur qui vaille encore la peine d'être défendue.

Confrontées, les différentes théories sociologiques de la question de la nature dans les sociétés et de l'institutionnalisation de la société se rejoignent sur l'hypothèse de l'intensification, de l'accélération et de la généralisation du jeu de déconstruction et de reconstruction de la réalité, que celle-ci soit naturelle ou sociale, d'ailleurs. Cette confrontation confirme, ceci dit en passant, la dimension naturelle et sociale du diagnostic que Serge Moscovici réserve à notre époque lorsqu'il la qualifie de cybernétique¹⁰. Cette transformation du monde est assortie de conséquences importantes, sur le plan tant de la connaissance que de la confiance que nous lui accordons. Aussi n'est-il pas trop fort de dire que nous faisons le deuil d'un certain nombre de certitudes. La mutation qui affecte nos savoirs et donc nos repères n'est pas propice aux sentiments légers ou optimistes à l'égard de notre époque. Nous sommes plus que jamais dans une situation où nous avons le sentiment de devoir agir sans que nous ne parvenions à nous déterminer. Les mutations qui affectent notre relation au monde retentissent sur notre rapport à l'engagement et à l'action ainsi qu'en témoigne le paradoxe qui consiste à vouloir prendre part au monde tout en veillant à ce qu'il reste un substrat ou un milieu ouvert à toutes les éventualités. Cette expérience nous incite à relativiser l'observation selon laquelle la naturalisation accompagne toujours l'imposition d'un ordre. Il arrive, en effet, que le discours sur la nature, surtout lorsqu'il s'organise autour des notions d'incertitude, d'arbitraire et de risque, prenne la forme d'une mise en garde contre une emprise excessive sur le monde sans se libérer, pour autant, de la tentation d'instituer un cadre aussi souple que possible.

¹⁰ S. Moscovici, *op. cit.*